

— Ah ! il y a là une histoire bien douloureuse.

— Eh bien, monsieur Edouard, racontez-la-moi.

— Non, non ; quand tout rayonne et resplendit autour de vous, mademoiselle, quand tout vous sourit, quand pour vous tout est joie et bonheur, ne desirez pas savoir ce que c'est que le malheur, ne demandez pas à connaître les atroces souffrances que l'on peut endurer dans la vie.

— Monsieur Edouard, répliqua la jeune fille dont la voix tremblait, je vous en prie, parlez-moi de votre père et de votre mère.

— Vous le voulez, mademoiselle ? fit-il tristement.

— Oui.

— Eh bien, écoutez.

Alors, avec une émotion croissante, il raconta la navrante histoire à la jeune fille qui, comme nous le savons, la connaissait déjà. Mais par un sentiment de réserve dont Claire lui sut gré et dont elle le remercia dans son cœur, son père et sa mère exceptés, il ne nomma aucun autre personnage du drame de famille.

La jeune fille avait écouté silencieusement, la tête inclinée sur son sein et les mains jointes appuyées sur ses genoux.

Quand elle se redressa, le récit était achevé, ses yeux étaient mouillés de larmes.

— Ah ! s'écria Edouard, comme furieux contre lui-même, je vous ai fait pleurer !

Elle lui répondit doucement :

— Pouvais-je donc ne pas verser des larmes en écoutant ce récit des horribles souffrances de votre mère ?

— Mademoiselle, j'aurais dû passer sur bien des choses.

— Non, non, répliqua-t-elle, vous avez bien fait de me dire tout cela.

Elle ajouta, en lui tendant la main :

— Merci, monsieur Edouard, merci !

Puis après un silence :

— Mais, reprit-elle, croyez-vous qu'il ne reste plus personne de cette famille de votre mère ?

— Plus personne, mademoiselle, répondit-il après un moment d'hésitation.

— Cet oncle de votre mère avait une très grande fortune ; est-ce que vous ne vous ne vous demandez pas ce qu'elle peut être devenue ?

— Non, mademoiselle.

— Pourtant, monsieur Edouard...

— Je n'ai pas à m'occuper d'une chose qui m'est absolument indifférente.

— Soit. Mais cette immense fortune de l'oncle de votre mère a pu être recueillie par un membre de la famille ; dans ce cas, monsieur Edouard, vous ne seriez pas, comme vous le croyez, sans aucun parent.

Le jeune homme eut une sorte de frémissement.

— Tous sont morts, tous ! prononça-t-il sourdement.

Claire étouffa un soupir et elle parla d'autre chose.

## VII

### AVRANCHES

Les époux Pinguet, ces fidèles amis de la Dame en noir, avaient cédé leur fonds de commerce. Ils s'étaient retirés avec une jolie petite fortune, douze mille francs de revenu annuel, dont le capital était représenté par des titres de rente sur l'État et autres valeurs mobilières de tout repos.

Ils avaient loué et fait meubler, ainsi qu'il convenait pour d'honnêtes petits rentiers, un appartement boulevard Magenta. C'était là qu'ils habitaient l'hiver. Ils passaient les beaux jours d'été à la villa Clavière, à Vaucresson, car depuis plusieurs années, Charles Pinguet était devenu le gardien de la charmante propriété, la Dame en noir n'ayant voulu la vendre à aucun prix.

Souvent, quand Charlotte et son mari comparaient leur situation présente à celle de leur début, à l'époque de leur ma-

riage, ils s'attendrissaient en pensant à l'amie à laquelle ils devaient tout : leur aisance, leur tranquillité, le bonheur dont ils jouissaient.

— Ah ! comme elle mérite bien d'être heureuse ! disait Charlotte. Chère Marie, que de bien elle a fait, que de bien elle fait encore tous les jours ! Y en a-t-il assez aujourd'hui par le monde qui, comme nous, lui doivent leur bonheur !

— C'est vrai, Charlotte, et elle ne se lasse pas de faire le bien, de répandre ses bienfaits ; sa grande fortune le lui permet ; mais la plupart des riches n'ont pas un grand cœur comme le sien ; ils sont nombreux les riches qui ne pensent jamais à soulager les souffrances, la misère des autres.

Quelque temps après cet échange de paroles entre les époux Pinguet, un matin, Charlotte reçut une lettre portant le timbre d'Avranches et dont elle reconnut tout de suite l'écriture.

— C'est de Marie ! s'écria-t-elle gaiement.

Elle s'empressa de rompre le cachet et de lire.

— Ce n'est pas, j'espère, une mauvaise nouvelle ? dit Pinguet.

— Non, mon ami, Dieu merci !

— Qu'est-ce que l'on te fait savoir ?

— Marie m'invite à venir passer quelque temps auprès d'elle, à Avranches. Du reste voilà la lettre, lis ; il y a aussi quelque chose pour toi au sujet de la villa.

— Tu ne peux pas refuser l'invitation, dit Pinguet après avoir lu.

— Assurément non ; nous fixerons le jour de mon départ et je répondrai à Marie, en lui annonçant mon arrivée. Tu vois toute l'affection qu'elle t'invite également à venir à Avranches et qu'elle serait heureuse de nous avoir en même temps.

Charlotte embrassa son mari.

— Charles, dit-elle, je suis heureuse, bien heureuse, d'aller passer quelques jours avec mon amie ; il me semble que je ne l'ai pas vue depuis plusieurs années ; cependant elle nous a fait une visite l'année dernière, et moi-même je suis allée à Pithiviers. Un matin, à dix heures et demie, Charlotte Pinguet et Julie Verrier descendaient du train à Avranches.

Mme Clavière a été enchantée de revoir Charlotte Pinguet et Julie Verrier. Elles étaient arrivées depuis quelque temps à Avranches lorsqu'un jour Julie Verrier, qui avait été l'amie d'enfance de Mme Clavière, vit passer un homme d'un certain âge dont la figure la frappa. Se rappelant ses souvenirs, elle finit par reconnaître le comte de Rosamont, dont on m'avait pas entendu parler depuis longtemps.

En effet, c'était bien le comte de Rosamont, l'ancien fiancé de Marie Sorel. Devenu veuf depuis quelque temps, il s'était mis à voyager et un jour il rencontra Mme Clavière qu'il reconnut parfaitement. Depuis ce jour, il ne cessa de faire des démarches pour la revoir. Il avait pris des renseignements sur la dame en noire et avait appris qu'elle avait un fils, qui était préfet à Avranches.

Un jour M. André Clavière reçut une lettre anonyme qui lui racontait l'histoire de la jeunesse de sa mère, qu'elle avait été fiancée au comte Rosemont, comment elle avait épousé André Clavière et dans quelle circonstance celui-ci avait été tué dans un duel avec M. de Simiane. Tous ces événements dramatiques qui avaient entourés la jeunesse de sa mère l'affligèrent profondément, bien qu'il n'y avait rien de conduite qui fût de nature à la compromettre.

C'était vrai !... Ainsi étaient expliqués les tristesses de sa mère, ses habitudes casanières, son amour de l'isolement, les mystères de sa vie.

Oh ! sa mère ! sa mère qu'il venerait, qu'il adorait, qu'il avait toujours respectée à l'égal d'une sainte, allait-il donc avoir des soupçons contre elle, maintenant ! Oh ! non, non, jamais cela, jamais !

En s'abandonnant au débordement de ses pensées, le malheureux jeune homme sentait qu'il connaissait seulement les véritables et grandes douleurs du cœur et de l'âme.

Sa pensée se reporta brusquement sur Henriette de Mégri-